

—Oui. Une femme me paraît hors d'état d'accomplir seule une telle besogne.

Le caissier Ricoux intervint.

—Jeanne Fortier est singulièrement énergique, s'écria-t-il.

—D'ailleurs, objecta le juge d'instruction, elle pourrait s'être servie d'un couteau pour forcer soit la caisse, soit tout autre meuble. Sa culpabilité, d'ailleurs, est prouvée par sa fuite.

—A coup sûr elle est coupable, mais il est possible qu'elle ne le soit pas seule. Connaissez-vous des relations à Jeanne Fortier ? Elle était veuve. Avait-elle un amoureux ?

Plusieurs personnes, questionnées à ce sujet, répondirent négativement à ces deux questions. Tout à coup, un mécanicien s'avança jusqu'à la porte de la remise, suivit d'une femme et demandant à parler au magistrat. On les fit entrer. L'homme était Brémond, l'ajusteur.

—Monsieur le juge d'instruction, dit-il, je vous apporte la preuve que le crime était préparé de longue main et que Jeanne Fortier avait une provision de pétrole.

—Comment savez-vous cela ?

—Ma femme que voici a causé avec la mère François, l'épicière d'Alfortville, qui a vendu le pétrole.

Le juge d'instruction donna l'ordre d'aller chercher la mère François et de l'amener. Au bout d'une demi-heure, l'épicière arrivait toute tremblante, car le contact des gens de justice épouvante même les innocents.

—Vous connaissez la veuve Jeanne Fortier ! lui demanda le juge d'instruction.

—Oui, monsieur, beaucoup, c'était une pratique.

—Vous souvenez-vous de lui avoir vendu du pétrole ?

—Parfaitement, oui, monsieur. Il y a trois ou quatre jours, dans l'après-midi, elle est venue avec son gosse et un bidon en chercher quatre litres que je lui ai servi, et ça m'a semblé bien extraordinaire.

—Pourquoi ?

—Parce que la veille je lui en avais déjà vendu quatre litres. Même que je lui en ai fait l'observation, et elle m'a répondu que son gosse, en jouant, avait renversé le bidon, et je lui ai dit : Il aurait pu mettre le feu, le gamin ! Faut faire attention, ça flambe vite, une usine !

—Quelle est votre opinion sur la veuve Fortier ?

—Je la crois ambitieuse.

—Quelle raison vous fait supposer cela ?

La mère François répéta d'une façon presque textuelle au juge d'instruction un entretien dont nos lecteurs se souviennent sans doute, et, n'ayant plus rien à ajouter, obtint l'autorisation de retourner chez elle. Un mandat d'amener fut immédiatement lancé contre Jeanne Fortier, et le signalement de la malheureuse femme fut rédigé sur les indications fournies par les témoins, pour être expédié à toutes les brigades de gendarmerie du département de la Seine.

—Monsieur le docteur ayant dressé son procès-verbal, dit le procureur au caissier Ricoux, l'inhumation du corps de M. Labroue est autorisée. Vous vous entendrez à cet égard avec madame Bertin qui, au reçu de votre dépêche, s'est mise en route sans le moindre doute. Vous voudrez bien m'aviser de son arrivée. Je vous félicite de votre zèle et de votre dévouement.

Le caissier se rengorgea, et les magistrats regagnèrent Paris en laissant deux agents de la sûreté sur le lieu du sinistre.

XXII

Le même jour, à une heure de l'après-midi, un homme jeune encore, bien bâti, coiffé d'un chapeau de fantaisie et vêtu d'un complet de drap gris très correct, sur lequel il avait endossé un pardessus de demi-saison, descendait de voiture dans la cour de la gare Saint-Lazare, payait son cocher et montait les degrés conduisant aux salles où se distribuent les tickets. Cet homme portait en bandoulière un sac de voyage et tenait à la main une légère valise. Il avait les tournures et les allures d'un riche industriel ou d'un commerçant arrivé. La blancheur éblouissante de son linge, ses chaussures élégantes, la fraîcheur de ses gants de Suède à trois boutons, témoignaient des soins qu'il prenait de sa personne. Ses cheveux étaient d'un noir mat et sans reflets ; sa figure entièrement et soigneusement rasée. Ce personnage s'avança vers le guichet portant l'indication "Paris et Havre." Le guichet venait de se fermer.

—N'est-ce pas l'heure du rapide pour le Havre, monsieur ? demanda le voyageur à un employé.

—Si, monsieur, on ne délivre plus de billets. Le train va partir.

Le voyageur ne témoigna son désappointement que par un froncement de sourcils.

—Tant pis ! fit-il simplement. A quelle heure, je vous prie, partira le prochain train pour la même destination ?

—A six heures trente minutes.

—Il arrivera au Havre ?

—A onze heures cinq.

—Merci, monsieur.

Le voyageur sortit de la gare par la rue d'Amsterdam.

—J'étais sûr de manquer le train, murmura-t-il. J'aurais mieux aimé cependant voyager de jour. Au moins, on voit son monde ! Enfin, je profiterai de ce retard pour manger quelque chose, car j'ai littéralement l'estomac dans les talons.

Il franchit le seuil d'une taverne habituellement fréquentée par les Anglais et les Américains, taverne placée au rez-de-chaussée d'un hôtel, juste en face de l'entrée du chemin de fer sur la rue d'Amsterdam. Un garçon vint à lui et l'accueillit par ces mots :

—Monsieur veut déjeuner ?

—Oui. Donnez-moi la carte du jour, un indicateur de chemin de fer et ce qu'il faut pour écrire.

Le voyageur alla se placer à une table isolée, où le garçon lui apporta les objets demandés par lui.

—Pendant qu'on préparera mon déjeuner, dit-il, je voudrais envoyer une dépêche.

—C'est facile. Le télégraphe est tout près. Si monsieur le désire, un employé de l'hôtel ira porter la dépêche.

—Parfaitement. Je vais l'écrire.

(La suite au prochain numéro.)

LE CRÉATEUR DU CIEL ET DE LA TERRE

Ce qui nous frappe lorsque nous levons les yeux au ciel, ce qui nous arrache un moment au cercle des préoccupations matérielles, ce qui éveille en nous la pensée avec l'admiration, c'est la douce clarté du jour, c'est ce soleil radieux qui nous mesure sa lumière et sa chaleur en animant la nature entière, ce sont ces étoiles qui ponctuent si gracieusement de leurs feux la voûte du ciel et font succéder à l'excitation du jour le calme et la sérénité de la nuit. Nous admirons les mouvements réguliers des astres, leurs retours qui ne manquent jamais ; c'est là pour nous la première des conditions d'existence, car notre vie matérielle ne tient qu'à un fil dont le bout est là-haut.

Et pour sentir cette vivifiante poésie, il n'est pas besoin de science. Peu importe les songes et les mystérieux ressorts de ce vaste univers. L'impression immédiate et la réaction intellectuelle qui s'en suit sont les mêmes chez le savant et chez l'ignorant, aujourd'hui comme il y a dix mille ans. Cette impression, toute vague qu'elle paraisse quand j'essaye lourdement de l'analyser, suffit. Nous sentons, pour ainsi dire, notre pensée s'élever jusqu'à la notion du monde supérieur aux petites choses qui nous entourent. Nous contemplons, nous connaissons, au moins dans sa forme immédiatement saisissable, ce monde qui, lui, ne connaît rien.

Ainsi, il y a autre chose que les objets terrestres, autre chose que notre propre corps, autre chose que ces astres splendides : il y a l'intelligence et la pensée. Et comme notre intelligence ne s'est pas faite elle-même, il doit exister dans le monde une intelligence supérieure d'où la nôtre dérive (1). Dès lors, plus l'idée qu'on se fera de cette intelligence supérieure sera grande, plus elle approchera de la vérité. Nous ne risquons pas de nous tromper en la considérant comme l'auteur de toutes choses, en reportant à elle ces splendeurs des cieux qui ont éveillé notre pensée, et finalement nous voilà tout préparés à comprendre et à accepter la formule traditionnelle : Dieu, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre.

Quant à nier Dieu, c'est comme si, de ces hauteurs, on se laissait choir lourdement sur le sol. Ces astres, ces merveilles de la nature, seraient l'effet du hasard ! Notre intelligence, de la matière qui se se-

(1) C'est le raisonnement condensé de Descartes : "Je pense, donc Dieu est."

rait mise d'elle-même à penser ! L'homme redeviendrait un animal comme les autres ; comme eux il jouirait tant bien que mal de cette vie sans but, et finirait comme eux après avoir rempli ses fonctions de nutrition et de reproduction !

Il est faux que la science ait jamais abouti à certaines époques de lutte contre les institutions du passé. Ainsi, l'on rencontre quelques philo-sophes athées à la chute de l'antique société gréco-romaine, à la fin du dix-huitième siècle, aujourd'hui encore peut-être, parce qu'il est dans le génie de la lutte de chercher à briser une arme dans la main des adversaires. Que la lutte cesse, et bientôt les esprits reviennent aux vérités éternelles, tout étonnés, au fond, de les avoir combattues si longtemps. Un des plus admirables retours de ce genre, c'est le vote par lequel la Convention a déclaré, le 4 mai 1794, que la nation française reconnaît l'existence de l'Être suprême.

"Voilà ce que j'avais à dire de Dieu, dont il appartient à la science d'examiner les œuvres (2)."

FAYE,

Membre de l'Académie des sciences.

LE PAS DE LA PORTE

La nourrice d'un de nos enfants, au moment de nous quitter, se désolait : nous la consolions de notre mieux en lui parlant du bonheur qu'elle aurait le lendemain à se trouver dans sa famille.

—Oui, dit-elle, interrompant ses pleurs et ses sanglots ; je sais bien, aujourd'hui c'est le pas de la porte.

La mort aussi est le pas de la porte ; on observe que la plupart de ceux qui approchent de ce seuil redoutable se montrent plus calmes qu'on ne l'avait espéré. N'est-ce pas qu'à cette heure suprême les âmes s'ouvrent à une conviction plus lumineuse que les séparations ne sont pas pour être éternelles, et qu'avant longtemps ceux qui se quittent se retrouveront dans les conditions d'une existence plus heureuse que celle d'ici-bas ? — Fortifiez-vous, consolez-vous, cœurs affligés ! — Traverser sans émoi les ombres du siècle ; elles se dissiperont au pas de la porte.

ED. CHARTON.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le bégaiement doit être combattu très soigneusement chez les enfants, en leur faisant répéter lentement le mot imparfaitement prononcé. Les grandes personnes peuvent aussi venir à bout de ce vice de prononciation, en s'habituant à s'arrêter sur chaque syllabe.

C'était pour atteindre plus facilement ce but que Démosthène s'exerçait à parler en tenant des petits cailloux dans la bouche.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 60.—ÉNIGME

Colas y pique sa fourchette
Et le découpe avec amour.
Parfois il le glisse en cachette
A Suzon, il lui fait la cour.

No. 61.—ANAGRAMME—DEVINETTE

Retrouver, par la transposition des lettres composant la phrase qui suit, le titre d'une fable de La Fontaine :

RENÉE LE CRUT ADOUBLE.

SOLUTIONS :

No. 58.—Le mot est : Procès.

No. 59.—Le mot est : Fa-dette.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle A. Toupin et C. Dargis, Montréal.
Rébus.—E. Benoit, Montréal.

Il arrive aux docteurs de la politique aussi bien qu'aux médecins de prendre les symptômes pour la maladie, les effets pour la cause.—G.-M. VALTOUR.

(2) Cette dernière phrase est de Newton.